

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

Au sommaire:

145 Camera oscura (VIII)
Christian Sauvé

161 Encore dans la mire
Christine Fortier
Jean Pettigrew
Norbert Spehner
François-Bernard Tremblay



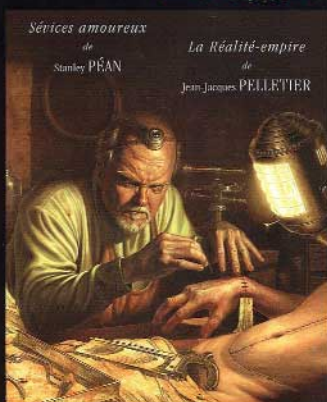
N° 8

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 7

L'ANNUAIRE POLICIER DU POLAR

7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec, Canada et É.-U. : 27 \$

Europe (surface) : 32 \$ / 28 euros

Europe (avion) : 40 \$ / 35 euros

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 5700, Beauport (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Je débute mon abonnement au numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

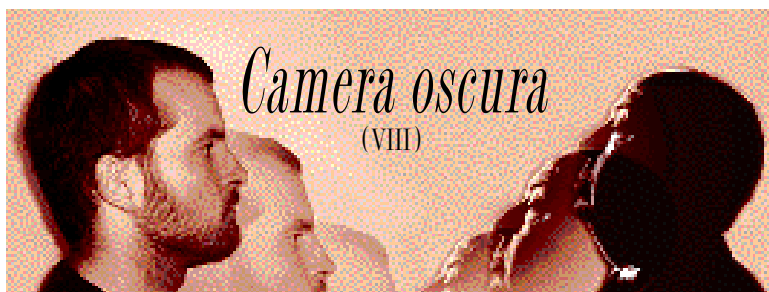
Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 8 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 8 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : septembre 2003

© **Alibis et les auteurs**



On dit souvent que l'été est une tout autre saison cinématographique. Pour les amateurs de polars, l'affirmation a rarement été aussi vrai. Si vos goûts portaient plus vers les pirates, les robots, les poursuites automobiles, les poissons clowns ou les gros géants verts, soit, peut-être avez-vous trouvé ce que vous cherchiez dans cette cuvée estivale, sinon... Mais regardons ça de plus près :

Adolescents à Miami

Dans une industrie où la moitié des films semblent se dérouler à New York ou à Los Angeles, il suffit parfois de déplacer le lieu de l'intrigue pour insuffler une nouvelle personnalité à un film par ailleurs ordinaire. Ce trimestre-ci, deux films d'action se sont partagé la vedette et la chaleur toute floridienne de Miami.

Il ne s'agit pas d'un territoire entièrement neuf pour le cinéma. Depuis **Scarface**, Miami a acquis une saveur bien particulière, et la série télévisée **Miami Vice** l'a gravée à jamais dans l'imaginaire collectif. L'an dernier, la comédie policière **All About the Benjamins** exploitait à fond l'image singulière de la ville, chaude, multiculturelle et multicolore. C'est sans doute cette atmosphère qui a attiré les producteurs de **2 Fast 2 Furious (Rapides et Dangereux 2)** quand est venu le temps de réaliser une suite au succès de **The Fast And The Furious**. Quel meilleur endroit que la Floride pour mettre en valeurs les automobiles surchargées qui sont la seule raison d'être du film ?

Dès les premières scènes, il est évident que le réalisateur John Singleton a choisi le mettre l'accent sur les couleurs et le mouvement. Et Paul Walker est le seul acteur du film original qui est



146

de retour, alors qu'on se souviendra que c'est Vin Diesel qui s'avérerait un des piliers du premier film. Nous retrouvons donc Brian O'Connor (Walker) quelques années plus tard, tentant de survivre comme mécanicien à Miami après avoir été mis à la porte des forces policières à la suite des événements du premier film. Deux ou trois scènes plus tard, on le retrouve avec son



vieux copain Roman (Tyrese) alors que tous deux vont aider la ravissante agente Fuentes (Eva Mendes) à mettre la main au collet du véreux Carter Verone (Cole Hauser).

Cette suite n'est en fait qu'une excuse pour présenter à l'écran autant de courses automobiles que possible. Tout comme son prédécesseur, **2 Fast 2 Furious** peut être considéré comme de la « pornographie automobile », alors que défilent des douzaines de voitures rutilantes. Connaissant bien l'audience de ce genre, Singleton privilégie nettement les scènes d'action aux scènes de romance. Bien que certains verront des sous-entendus homosexuels dans les regards jaloux que Roman adresse à Brian dès que ce dernier ose s'intéresser à l'héroïne, il serait plus juste d'y voir la réaction typique de certains adolescents : pourquoi s'intéresser aux filles quand les automobiles sont beaucoup moins compliquées ?

Il est d'autant plus regrettable que Singleton réussit difficilement à donner de la vraisemblance à ces scènes de course. Pour un film qui affirme sans vergogne que les *muscle cars* américaines des années 70 sont plus puissantes que les nouvelles *rice burners* bariolées, il est surprenant de voir que l'esthétique du film privilégie des poursuites réalisées de façon surréaliste, fortement épicées d'effets numériques et éclaboussées d'une luminosité de néons glauques. La seule scène réellement excitante demeure la poursuite sur l'autoroute, car c'est la seule qui est montrée de façon vraiment réaliste, sans montage excessif, sans maquillage numérique. Mais peu importe : les amateurs d'automobiles, quel que soit leur âge, trouveront certainement des moments intéressants

puisque si le résultat final ne comble pas toutes les espoirs, **2 Fast 2 Furious** demeure un film... bon enfant.

En comparaison, **Bad Boys II** (*Mauvais Garçons II*) semble avoir été conçu par une bande d'adolescents nettement plus vieux et plus sadiques. L'action se situe toujours à Miami, mais le ton change radicalement : les jurons se succèdent à un rythme soutenu, la violence est dégoûtante et les deux protagonistes passent autant de temps à détruire la propriété d'autrui qu'à mener une enquête policière.



Vous aurez compris qu'il s'agit de la suite de **Bad Boys**, mettant en vedette Will Smith et Martin Lawrence, une équipe de policiers bien mal assortie. Le premier volet (1995) marquait le glas de la décennie des « comédies d'action policière coté R » tel **Die Hard**, **Lethal Weapon** et **Beverly Hills Cop**. Pressions commerciales obligent, ce genre a vu son accessibilité s'agrandir au fil des ans : pour plaire au plus large public possible, les héros sont donc devenus plus gentils, les jurons ont disparu, la violence s'est adoucie et la nudité s'est...



envolée. Huit ans après le film original, **Bad Boys II** renoue avec le genre, mais avec un manque époustouffant de rectitude politique. L'histoire s'articule autour d'un méchant narcotrafiquant qui utilise des cadavres afin d'expédier de la drogue partout aux États-Unis.

Conçu comme un carnaval d'action et de comédie, voilà un *blockbuster* avec un peu de piquant et, heureusement, l'action est satisfaisante. La scène la plus spectaculaire est une poursuite frénétique sur un pont de Miami, alors que les protagonistes doivent éviter d'entrer en collision avec des automobiles qui jaillissent d'un camion remorque transportant les dites automobiles. Visuellement, la séquence est frénétique, un véritable chaos tourbillonnant et elle se classe certainement comme une des plus mémorables de l'été au cours duquel, pourtant, les poursuites automobiles auront été nombreuses (même les films de science-fiction comme **The Matrix Reloaded** et **Terminator 3** ont offert aux cinéphiles des poursuites automobiles d'une finesse inouïe.) Bref, le réalisateur Michael Bay a du talent lorsque vient le moment de manier une caméra et l'amas de tôle tordue dans **Bad Boys II** aura de quoi séduire les amateurs de casse.

Dommage, cependant, que le reste du film ne « casse » rien. Si l'on peut excuser bien des défauts lorsqu'une œuvre est courte et efficace, **Bad Boys II**, à plus de deux heures trente, s'embourbe dans des scènes inutiles et exaspérantes et, bien que l'action roule bien, l'ensemble du film s'étouffe sous le poids du matériel superflu.

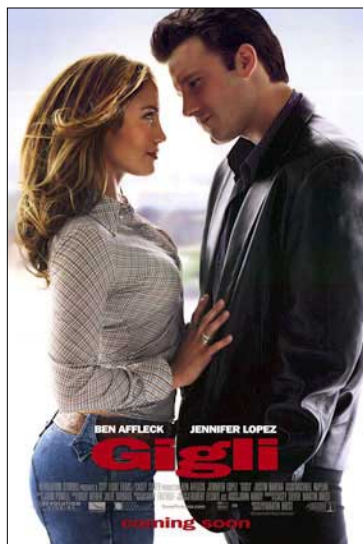
L'audience-cible du film est adolescente, soit, mais même eux risquent la déception avec ce film tant la complaisance prend le pas sur l'efficacité.

Hourra pour Hollywood ?

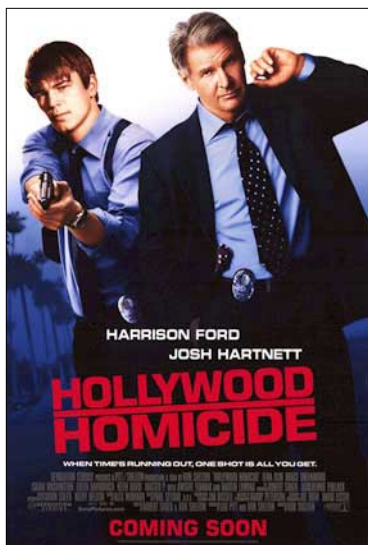
De la côte est, revenons donc à la côte ouest et à Los Angeles, ville d'accueil de trois déceptions cinématographiques.

Le pire de ces films est sans contredit **Gigli**, un échec retentissant mettant en vedette Ben Affleck et Jennifer Lopez. Écrit et réalisé avec mollesse par Martin Brest, voilà un film qui ne sait pas quelle direction prendre. Les bandes-annonces – trompeuses ! – promettent une comédie criminelle romantique, mais voilà que la protagoniste est lesbienne, que le « héros » est un petit caïd sans charme, que le langage est très cru et que, en plein milieu du film, on plante bien maladroitement deux scènes sanglantes « humoristiques ». Et ça ne s'arrête pas là : les dialogues sont faibles et verbeux, la finale s'étire interminablement sur vingt minutes et la vulgarité des propos n'est d'aucune façon contrebalancée par un peu d'intelligence ou, à tout le moins, de subtilité. Voir **Gigli** devient donc une expérience singulière, car alors qu'on y trouve plusieurs éléments intéressants, il est frustrant de constater que le réalisateur n'en fait rien de valable. Mais soyons juste : **Gigli** n'est pas un film complètement nul (Christopher Walken et Al Pacino jouent brièvement des parodies de leurs rôles habituels), mais il serait irresponsable d'écrire dans cette chronique qu'il mérite votre attention. Passons donc à autre chose... à **Hollywood Homicide**, tiens !

À première vue, **Homicide à Hollywood** apparaît comme un film prometteur : deux policiers de la division Hollywood du LAPD doivent enquêter sur les meurtres de deux artistes survenus dans un night-club. Pour démêler les fils de l'intrigue, ils devront bien composer avec des habitants bien particuliers de la ville : policiers, criminels... et artistes.



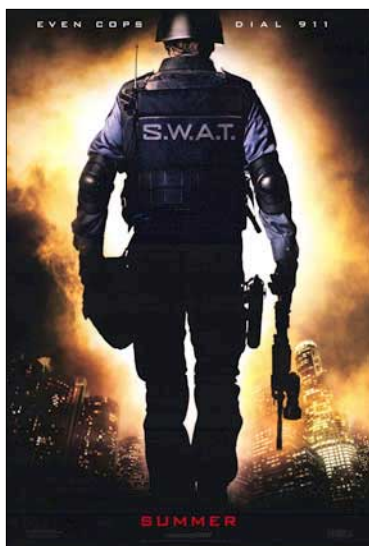
Soyons clair: il est possible de faire un bon polar à partir de ces éléments, à la condition de s'y tenir. Or, **Hollywood Homicide** s'éparpille (on flirte même avec le paranormal) et le ton n'a rien de consistant. Et puis les aventures romantiques des protagonistes sont insérées dans l'intrigue un peu au hasard. L'intrigue policière, elle, semble bâclée et se déroule dans l'indifférence générale jusqu'au final qui, lui, laisse un goût amer quand l'un des criminels est tué de façon inutile et sadique par un des héros du film. *Hollywood ending*, direz-vous?



Homicide à Hollywood offre quand même quelque intérêt: il y a d'abord la fascination de suivre la vie d'un policier surmené et mal payé dans une ville dont les symboles de richesse sont omniprésents. Il est vrai qu'on aurait pu le faire avec plus de doigté, mais ce n'est pas sans intérêt. Et puis il y a les performances décontractées d'Harrison Ford et Josh Hartnett, deux acteurs qui n'ont pourtant pas l'habitude des comédies. Et pour ceux qui n'ont pas encore fait de tourisme à Hollywood et à



Los Angeles, vous pourrez en profiter pour en avoir des aperçus, aussi superficiels soient-ils.



Après ces deux déceptions, **SWAT** nous prend un peu par surprise puisqu'il correspond plus ou moins aux attentes qu'il avait suscitées. **SWAT**, c'est l'unité de choc du LAPD, les spécialistes qui interviennent quand les policiers ordinaires ne suffisent plus. La première scène donne le ton, alors que les membres du SWAT réussissent à contrecarrer une prise d'otages. Et puis c'est la tuile : une erreur amène notre héros (Colin Farrell) vers un purgatoire de plusieurs mois « dans la cage ». Les choses se remettent à bouger avec l'arrivée d'un nouveau commandant (Samuel L. Jackson) qui a le mandat de construire une nouvelle équipe au moment même où un criminel international (un Français, joué par Olivier Martinez) est capturé, mais non sans avoir promis cent millions de dollars à quiconque l'aiderait à s'évader. Et soudainement, tous les gangs de Los Angeles se trouvent un objectif commun !

L'intérêt de **SWAT**, c'est de voir comment son synopsis permet de générer un hybride qui oscille entre thriller policier et film d'action. Il est nettement plus vraisemblable de voir ces policiers d'élite répondre à des appels d'urgence spectaculaires que d'assister à la valse de fusillades qui se poursuit dans **Bad Boys**. On admire aussi l'intelligence de l'intrigue quand celle-ci donne libre cours à une succession de scènes d'action alors que convergent vers une même cible plusieurs groupes criminels.

Malgré tout, le scénario (co-écrit par David Ayers, apparemment le scribe élu du LAPD après **Training Day** et **Dark Blue**) souffre d'indécision, de faux départs et d'éparpillement, comme si on ne sait pas trop ce qu'on doit conserver ou pas. Les liaisons romantiques du personnage de Farrell, en particulier, apparaissent bien inutiles alors que d'autres scènes (l'arrivée de l'adversaire et la poursuite dans les égouts) s'étirent un peu trop. Le final, lui aussi, s'étire inutilement, d'autant plus qu'il inclut une bataille dans une gare tout à fait superflue.

Ceux qui sont à la recherche d'originalité seront déçus : la réalisation et les répliques sont compétentes, mais peu spectaculaires, et Farrell, Jackson et Michelle Rodriguez jouent leurs propres stéréotypes. Rien de nouveau, donc, mais rien de déplaisant non plus. **SWAT** aurait pu être un bien meilleur film, mais on se contentera de ce qu'il y a à l'écran. Face à toutes les déceptions que cet été nous a proposées, cette dernière phrase peut être comprise comme une recommandation élogieuse. Hélas.

Shocking, sacrebleu !

En temps normal, *Camera oscura* ne se serait pas attardé sur **Johnny English**. Mais la moisson



de l'été est si pauvre que nous glisserons un mot sur cette comédie mettant en vedette Rowan Atkinson. Ce dernier passe d'une scène ordinaire à une autre sans réussir à mettre plus qu'un sourire sur nos

lèvres. Malgré le potentiel de départ (un gaffeur devient agent secret d'élite après le décès inopportun de ses collègues), **Johnny English** évite volontairement la parodie de Bond et, mis à part quelques gags simples, l'intérêt du film se porte ailleurs. Même sur le plan strict de la comédie, ce n'est pas plus un succès : les simagrées d'Atkinson sont calquées sur son fameux « Bean » et, étirées sur près de quatre-vingt-dix minutes, c'est suffisant pour irriter n'importe qui.

Un film plus qu'ordinaire, donc. À l'exception d'une poursuite automobile moyennement amusante, deux détails risquent de faire sourire les lecteurs d'**Alibis**. Premièrement, il y a la mine horrifiée des Anglais lorsqu'ils assistent au couronnement d'un roi d'origine française qui, ô hérésie, veut transformer l'Angleterre en prison mondiale et, deuxièmement – mais attention, ceci ne dure qu'une demi-seconde ! –, alors qu'on aperçoit les citoyens de l'empire britannique qui assistent à la diffusion du couronnement, outre des Indiens et des Australiens bien stéréotypés, apparaissent soudain quelques solides gaillards affublés de tuques et de chemises de flanelle, regardant la télé dans une cabane en bois alors qu'il neige abondamment dehors... *Shocking!*

153

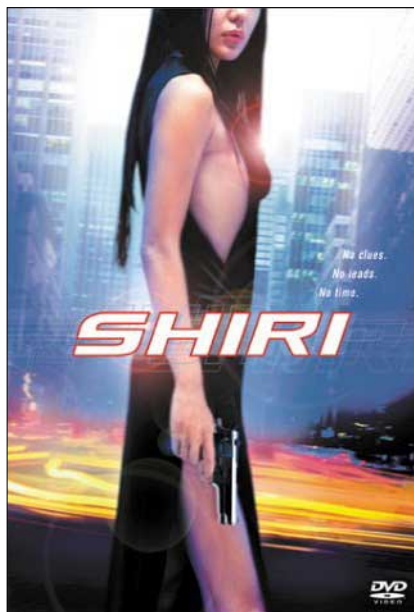
Seulement dans un vidéoclub près de chez vous

Camera oscura vous parle des films à l'affiche et sa périodicité fait que, normalement, elle vous arrive à temps pour que vous puissiez bien choisir les titres qui s'offrent à vous au cinéclub près de chez vous. Par ailleurs, son choix n'est pas élitiste, mais reflète un volet important de l'industrie cinématographique contemporaine, car seulement une fraction de la production annuelle est projetée sur grand écran. Ce sont les studios qui sélectionnent les films méritant, selon eux, l'investissement d'une campagne publicitaire et les coûts associés à une diffusion en salle. Les autres restent dans les voûtes des studios ou connaissent le sort d'une diffusion *straight to video* dans l'espoir de récupérer une portion des coûts de production. Cette procédure n'est pas sans rappeler la distinction, aux États-Unis, entre l'édition cartonnée – le *hard cover* – et le livre de poche – le *mass market* – et le préjugé qui accompagne, souvent à tort, les livres qui paraissent directement en format de poche.

Puisque l'été polar cinématographique 2003 est si pauvre, *Camera oscura* a décidé d'examiner six de ces films *straight to*

video dans l'espoir de déterminer deux choses : ces films sont-ils de qualité inférieure, et qu'est-ce qui les distingue de ceux projetés sur grand écran ?

La théorie selon laquelle ces films à diffusion restreinte sont moins intéressants en prend pour son rhume avec **Shiri** (*Nom de code : Shiri*), un film d'action sud-coréen qui comporte sa part de fusillades spectaculaires et de suspense. Cette course pour trouver une agente ennemie alors qu'elle menace de s'attaquer aux politiciens coréens n'est pas particulièrement originale, mais c'est là tout l'intérêt du film puisque cela démontre que la Corée du Sud, sans tradition de films d'action, peut quand même produire une œuvre comparable aux films américains ou



chinois – ce qui, on en conviendra, est en soi une véritable réussite. Il y a des faiblesses, bien sûr : plusieurs scènes sont trop longues, la réalisation manque parfois de confiance et un retournement, à l'exacte moitié du film laisse songeur. En revanche, l'intérêt est grand face à ce film d'action en provenance d'un horizon différent puisque sa thématique met en scène une dualité rarement exploitée pour les Nord-américains que nous sommes, celle de la Corée elle-même, tendue entre sa « bonne » et sa « mauvaise » moitié... L'édition DVD du film comprend en outre un documentaire fascinant sur le tournage et le succès du film. (On y apprend entre autre que **Shiri** a eu plus de succès au box-office coréen que **Titanic**.)

Chopper (*Chopper : ennemi public*) est un tout autre animal, une docu-fiction stylisée qui profite énormément d'une performance magistrale d'Eric Bana. Cette biographie romancée de la vie du criminel australien Mark « Chopper » Reid s'adresse sans doute à ceux qui connaissent déjà le personnage : des passages de sa vie sont re-crées à l'écran sans que le scénario cherche à les relier



l'un à l'autre. De plus, la réalisation très inhabituelle (parfois théâtrale, parfois *live*) renforce l'aspect irréal du film. On aimera ou pas, mais tous pourront s'entendre sur la performance spectaculaire d'Eric Bana, qui person-

nifie « Chopper » : oscillant constamment – parfois dans un même plan – entre une brutalité sadique et un charme naïf, Bana incarne son personnage comme peu d'acteurs auraient pu le faire. (Après avoir vu ce film, sa prestation du personnage principal dans **The Hulk** semble soudainement bien pâlotte...) Une chose est certaine, **Chopper** n'est pas un film pour tous ; il faut être friand des exercices de style... et avoir une bonne oreille pour les accents australiens. (À vrai dire, même les puristes auront intérêt à synthoniser

la bande sonore francophone du DVD pour y comprendre quelque chose !) Mais si les criminels de l'hémisphère sud vous intéressent...

Il s'agit là d'un départ prometteur pour notre survol des films *straight to video*, mais attention ! **Shiri** et **Chopper** ne sont pas représentatifs du genre. Il s'agit plutôt de films étrangers fort populaires dans leurs pays d'origine que les distributeurs américains n'ont pas jugé bon de projeter sur « leurs » grands écrans. Pour de meilleurs représentants de notre sujet d'étude, mieux vaut mieux s'intéresser à **Federal Protection** et **Black Point**.

Ce dernier, en particulier, incarne à la perfection le *straight to video*. Mettant en vedette une ex-star du petit écran (David Caruso), il est évident, dès les premières minutes, qu'il s'agit



156

crier au génie, mais **Black Point** fera l'affaire si jamais ça vous dit de passer une soirée pendant laquelle vous ne surchargerez pas vos pauvres neurones.

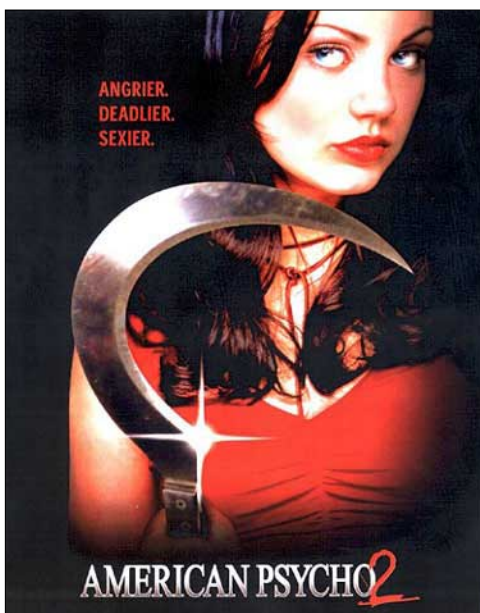
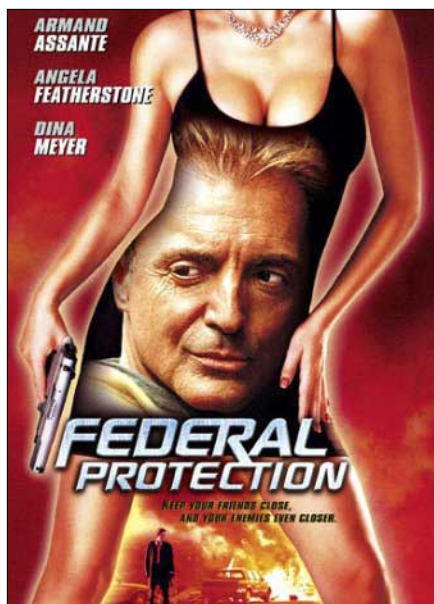
Federal Protection (Témoin sous protection) partage une bonne partie des défauts de **Black Point**, mise à part la réalisation, nettement plus assurée. Ce thriller comique, mettant en vedette un banlieusard qui découvre que son nouveau voisin est un témoin fédéral pourchassé par la mafia, ressemble un peu à **The Whole Nine Yard**, qui mettait en vedette Bruce Willis et Matthew Perry et avait été tourné et situé à Montréal. Or, et voilà qui peut intéresser les lecteurs de *Camera oscura*, **Témoin sous protection** a également été tourné au Québec. Si, en théorie, l'action se déroule à « Little Rock, Arkansas », les drapeaux américains et la boîte aux lettres de l'*US Post* ne peuvent camoufler l'architecture typique des maisons québécoises, l'argent canadien et les boîtes aux lettres de Poste Canada. Les Montréalais reconnaîtront des rues, en plus d'une généreuse utilisation du Biodôme. Les films *straight to video* n'ont jamais été étrangers à la reprise de films à succès... mais dans ce cas-ci, disons que les ressemblances sont troublantes.

Une fois surmontée cette coïncidence, **Témoin sous protection** comporte sa part de petits plaisirs. L'action se déroule à un rythme

d'une production à petit budget : la caméra est rigoureusement statique, les cadrages sont optimisés en fonction du petit écran, les décors urbains sont déserts (pas de budget pour les figurants), les déplacements des acteurs manquent de naturel et le montage est très relâché. Pourtant, malgré ce qui précède, le film offre un scénario avec deux ou trois retournements intéressants et, en dépit d'un « méchant » plutôt ridicule, de personnages mal esquissés et de motivations étranges, il réussit tant bien que mal à livrer une histoire adéquate. Inutile de

régulier et quelques scènes amusantes rehaussent l'atmosphère du film. Armand Assante et Dina Meyer s'acquittent convenablement de leurs rôles respectifs et, somme toute, c'est un film dont l'intrigue ne déçoit ni ne surprend. Comparé aux films en salle, il y a eu pire cette année (pensons à **Gigli** !), mais on est toujours très loin de thrillers comme **Memento** ou **Confidence**.

Une sous-catégorie reconnue du *straight to video* est celle des suites de films à succès. Pour des raisons essentiellement mercantiles, certains succès moyens génèrent des suites qui sont immédiatement expédiées au cinéma afin de capitaliser sur le dos du public du premier film. **American Psycho 2** est un exemple de cette sous-catégorie, une suite très libre de la comédie noire parue en 2000. Ce deuxième « volet » se concentre sur une étudiante en criminologie qui ne laissera personne, mais alors là *personne*, s'interposer entre elle et l'internat qu'elle désire obtenir au FBI. Meurtres et narration ironique s'ensuivent. S'il est indé-



niable qu'**American Psycho 2** ne possède pas la profondeur thématique de l'original, il faut reconnaître que l'humour noir du scénario, la conclusion amusante, la réalisation efficace et la violence somme toute retenue du film en font un *slasher* supérieur à la moyenne. Il est vrai qu'il n'est pas difficile de surpasser des nullités comme **Urban Legends** ou **Abandon**, mais considérant qu'il s'agit de films ayant paru au grand écran, **American Psycho 2** s'en tire fort bien.

Notre dernière trouvaille dans le monde du *straight to video* est une curiosité qui n'aurait jamais pu être présentée au grand écran. Disons-le tout net, **Extreme Heist** est un film d'amateurs. Tourné en vidéo numérique moche et fade, affublé d'acteurs bas-de-gamme, voici un film qui a tout du projet d'étudiants. Les dialogues, atroces, sont livrés avec un manque d'expression faciale risible, mis en évidence par une réalisation qui ne cache rien. Le maquillage des acteurs varie de plan en plan, tout comme la lumière ambiante. En consultant le générique, on comprend que les « acteurs » sont en réalité des cascadeurs et que ce film n'est rien de plus qu'une sorte de portfolio. Ceci explique sûrement

158 pourquoi l'intrigue cède régulièrement la place à des scènes d'action démentes dans lesquelles se succèdent chorégraphie martiale, saut en parachute et poursuites automobiles. C'est à ce moment qu'**Extreme Heist** devient quelque chose de remarquable, un film d'une vigueur inouïe qui compense amplement pour le reste de ses faiblesses. Ici, le manque de sophistication technique devient un avantage lorsque les acteurs réalisent leurs propres cascades, sans l'apport d'une cinématographie trompeuse et de trucages informatiques. Plusieurs scènes ont certainement été « douloureuses » (le protagoniste, par exemple, se cogne la tête contre



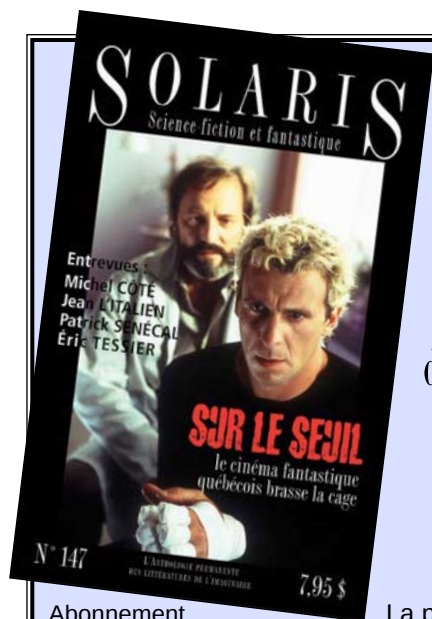
un madrier alors qu'il tient bon sur une automobile fonçant dans un bâtiment) et rappelle l'action viscérale des premiers films de Jackie Chan. Non, il ne s'agit pas d'un bon film, mais les férus de cascades y trouveront leur compte.

Et c'est sur cette note ambivalente que s'achève notre survol. Peut-être que les déceptions de l'été 2003 ont miné les facultés critiques de *Camera oscura*, ou alors la sélection de ces six films a été particulièrement judicieuse. Peut-être aussi que le fossé séparant les grandes productions d'Hollywood de celles de la catégorie « en dessous » n'est pas aussi grand qu'on pouvait l'imaginer. Par contre, il est probable que les attentes des cinéphiles soient plus élevées envers les films projetés en salle, alors qu'ils pardonneront plus volontiers des petits défauts dans un film *straight to video*.

Bientôt à l'écran

L'automne 2003 s'annonce nettement plus intéressant pour les amateurs de polars. Déjà, la liste de films est étoffée : qu'il s'agisse de thrillers sérieux comme **Out Of Time** et **Master & Commander**, d'adaptation comme **The Runaway Jury** (tirée du roman de John Grisham) ou de films plus légers comme **Matchstick Men** et **Duplex**, la nouvelle saison promet. Et comme si ce n'était pas assez, le prochain trimestre verra aussi le retour à l'écran de quelques auteurs/réalisateurs reconnus : Robert Rodriguez (**Once Upon A Time In Mexico**), les frères Coen (**Intolerable Cruelty**) et Quentin Tarantino (**Kill Bill, Volume 1**).

Sur ce, bon cinéma !



Science-fiction
Fantastique
Fantasy

Tous les genres de
l'imaginaire se
donnent rendez-vous
dans

Solaris

Abonnement
(toutes taxes incluses) :

Québec, Canada et É.-U. : 27 \$

International (surface) :

32 \$ / 28 euros

International (avion) :

38 \$ / 32 euros

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens** et en **euros**. On peut aussi payer par l'Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur **www.revue-solaris.com**

Par la poste, une seule adresse :

Solaris : C.P. 5700, Beauport, (Québec) Canada G1E 6Y6

Autres pays, commandes spéciales, questions, s'informer à :
solaris@revue-solaris.com

Nom : _____

Adresse : _____

Je débute mon abonnement au numéro :



ENCORE DANS LA MIRE

de

Christine Fortier, Jean Pettigrew,
Norbert Spehner, François-
Bernard Tremblay

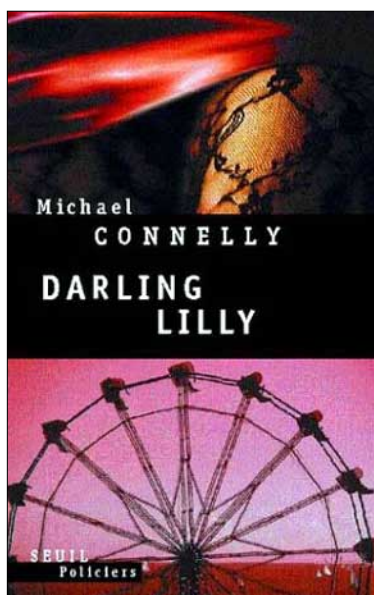
Pauvre Darling Lilly !

Michael Connelly peut-il écrire un mauvais livre ? Étant un inconditionnel de la série des enquêtes de Harry Bosch (et des autres titres de cet auteur-culte...), je croyais la chose impossible jusqu'à ce que je tombe sur *Darling Lilly*, récit qui, sans être *mauvais* (n'exagérons rien), est très certainement le roman le plus faible de toute la production de cet auteur.

Pourtant, l'idée de cette histoire, née d'une anecdote vécue par Michael Connelly lors de son récent déménagement en Floride, était intéressante. Henry Pierce, un chercheur en matière d'ordinateurs moléculaire s'est séparé de sa petite amie. Il prend un nouvel appartement et un nouveau numéro de téléphone, mais les premiers coups de fil qu'il reçoit l'intriguent. Des hommes appellent. Ils veulent parler à Lilly, une *escorte* répertoriée sur un site web porno. La teneur de certains appels inquiète Pierce, qui commence à enquêter. Qui est cette Lilly ? Où

est-elle maintenant ? Pourquoi reçoit-il les appels destinés à cette femme ? Et voici notre génie de l'informatique qui se lance dans une aventure échevelée dans des milieux peu fréquentables dont il ne connaît rien.

Si Pierce accumule les gaffes, Connelly lui, nous inflige des situations à la limite du vraisemblable ! Le début est intrigant, le lecteur partage volontiers la curiosité et l'inquiétude de Pierce. Il finit néanmoins par se lasser de l'attitude de *nerd* affichée par ce type. On a parfois envie de lui botter le derrière. La situation s'aggrave quand l'auteur commence à démêler les fils de l'intrigue, à jeter un peu de lumière sur cette étrange affaire qui prend une tournure si singulière qu'on ne peut s'empêcher de hausser les épaules. Seule consolation, il y a des pages remarquables consacrées à la recherche sur les ordinateurs moléculaires et les perspectives d'avenir inouïes — notamment dans le domaine médical — qu'offrent ces techniques de pointe.



À certains moments, Connelly flirte avec la science-fiction, mais ses anticipations concernent un futur très immédiat. D'ici dix ans, il est plus que probable que tout cela sera réalité ! C'est une révolution qui nous attend...

Le talent de conteur de Connelly n'est pas ici en cause. C'est son scénario qui est faible, avec un personnage principal qui n'a ni l'envergure, ni l'intérêt d'un Harry Bosch. On sait que ce dernier a décidé de prendre sa retraite dans *Wonderland Avenue*. Bonne nouvelle : il réapparaît dans *Lost Light* (publié cette année aux États-Unis), histoire de travailler sur quelques dossiers non résolus pendant sa carrière mouvementée. Les critiques anglo-saxonnes sont enthousiastes !

Nous attendrons donc, avec une certaine impatience, le retour de Harry Bosch. Quand à la belle Lilly, il est inutile que je vous refille son nouveau numéro de téléphone, elle n'escorte plus personne ! (NS)

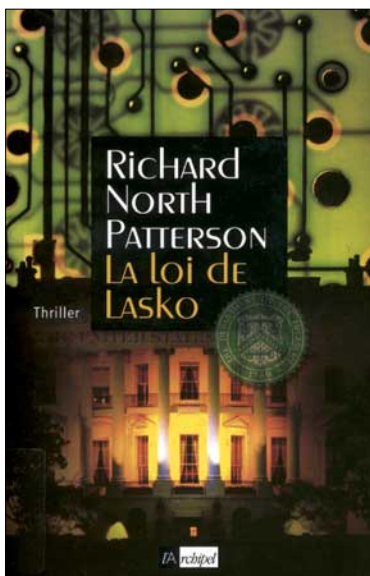
Darling Lilly
Michael Connelly
Paris, Seuil/Policiers, 352 pages.



Le retour de Gorge profonde ?

Ancien avocat ayant enquêté sur l'affaire du Watergate (On se souvient tous de *Gorge profonde* *Deep Throat*), Richard North Patterson se consacre maintenant à plein-temps à l'écriture. Fort de plusieurs best-sellers — *Un témoin silencieux*, *Nulle part au monde* et l'important *Degré de culpabilité* —, ses œuvres ne sont pas encore toutes traduites dans la langue de Molière, à preuve ce roman (son préféré, selon la 4^e de couverture) publié à l'origine en 1979.

Christopher Paget est un excellent avocat. Il travaille pour la Commission des délits économiques. Jeune et zélé, il ne fait cependant pas l'unanimité auprès de ses chefs. Mais aucun de ces derniers ne fait non plus l'unanimité chez ce jeune avocat enquêteur. C'est pourtant lui qui hérite de l'affaire Lasko Devices. On lui demande de ne rien éblouir, d'agir avec tact. William Lasko est un riche homme d'affaires, un habitué



de la Maison-Blanche car il est l'ami personnel du président de États-Unis. On soupçonne Lasko de trafiquer illégalement avec les actions de Lasko Devices. Paget mène son enquête avec quelques acolytes, dont la belle Mary Carelli, l'assistante de Jack Woods, le grand patron, auprès de qui il doit constamment se rapporter. L'enquête prend une drôle de tournure quand le principal témoin est assassiné par une voiture en pleine rue devant les yeux de Christopher. Paget commence à douter de ses propres collègues et de ses propres sources. Seul, il dissimule quelques preuves trouvées au hasard de ses recherches et remonte jusqu'à Lasko, usant de son flair et de sa détermination.

Si vous n'avez pas encore eu le plaisir de tenir entre vos mains un roman de Richard North Patterson, vous avez là une belle occasion de le faire. *La Loi de Lasko* est un bon roman qui pourrait faire le bonheur de ceux (et ils sont nombreux) qui ont aimé *La Firme* de John Grisham. Le roman, qui vient de remporter le prix Edgar Allan Poe, propose un bon suspense dans lequel l'intrigue est bien menée et où les rebondissements ne manquent pas. Richard North Patterson est bien documenté et ce thriller pourrait bien être considéré parmi ses meilleurs romans. Même si l'ère de l'informatique, avec l'Internet et ses nombreuses bases de données, aurait peut-être pu jouer un rôle important dans les recherches bancaires de notre héros, ce roman paru en 1979 n'a pas trop souffert du vieillissement. Manipulation de documents, extorsions, fraudes fiscales, enlèvements, meurtres : si ces sujets vous intéressent, vous allez adorer. (FBT)

La Loi de Lasko

Richard North Patterson

Paris, L'Archipel, 2003, 295 pages.



Dans le cul, Lulu, dans le cul !

Je ne connaissais pas Cécile Philippe (Ouais-ouais... on dit ça, on dit ça...), mais il paraît

qu'elle est bien connue pour ses œuvres érotiques. Après avoir publié une quinzaine de titres chez différents éditeurs, elle fait son entrée chez Gallimard avec *Salut Lulu !*, un court roman intimiste publié dans la célèbre *Série noire*. Confession ou journal intime, une jeune narratrice nous livre ici toutes les difficultés des rapports homme-femme.

La jeune Rosette — un nom prédestiné? — a grandi en épluchant des tonnes de patates car ses parents sont propriétaires d'une friterie à Lyon. Abusée très tôt dans sa jeunesse par son père, la jeune fille quitte le nid familial alors que la friterie périclité. Elle trouve son destin dans une charcuterie dont le patron lui enseignera l'art de sculpter le saindoux. Curieux hasard, elle fait d'une pierre deux coups lorsque, en visite chez ses parents, elle échappe de l'huile sur le plancher de la friterie : cela tue coup sur coup le père et la mère. Héritant de bien peu de chose de la mort de ses vieux, Rosette, devenue artiste sculpteur, se lie d'amitié avec celui qui deviendra son mentor, Dick Lawners (Pénis mou?), un peintre qui trouve son inspiration dans les



cunnilingus qu'il offre à ses partenaires. Pour Rosette, Dick est à peu près l'homme idéal, car s'il se préoccupe des petits plaisirs féminins, il ne bande plus. Mais ce sera plutôt avec Jean-Paul premier qu'elle décide de se marier. En salaud de la pire espèce, il entraîne la pauvre Rosette dans une aventure échangiste qui tourne mal, blessant et rebutant à jamais la pauvre des plaisirs sexuels. Finalement arrive Jean-Paul 2, un vendeur d'assurance à qui elle fait du pied et qui lui vend la protection grand luxe. Après l'héritage, elle s'installe avec Jean-Paul 2 à la campagne, une retraite dorée où elle goûte sa première expérience gaie, qui s'avère d'abord une révélation mais qui se transforme vite en cauchemar lorsque sa partenaire, Christiane, plus collante qu'il ne le faut, ne cesse de la harceler. Rosette comprend alors que la tendresse des femmes est inversement proportionnelle à celle des hommes et qu'après tout, c'est peut-être Dick Lawners qui représente le juste milieu. Mais c'était compter sans sa révolution artistique et la venue de Lulu dans son lit.

La narratrice Rosette nous livre avec naïveté ses secrets les plus intimes dans des phrases très courtes et saccadées empruntant au langage parlé. Mais l'écriture, tantôt douce tantôt crue, évolue avec les personnages et s'installe lentement dans une forme plus littéraire, plus structurée, évoquant métaphoriquement toute la progression du personnage à travers la découverte de sa sexualité. Le discours féministe est clairement évoqué et ne fait que rendre encore plus grand le monde qui sépare ceux qui viendraient de Mars de ceux qui viennent de Vénus.

Décidément, elle en fait du chemin, Rosette, dans ces trop courtes 196 pages et je crois qu'il ne manquait pas grand-chose à ce texte pour paraître dans *La Noire*, la collection réservée aux œuvres dites plus littéraires. (FBT)

Salut Lulu !

Cécile Philippe

Paris, Gallimard (Série Noire)

2003, 192 pages.



Télé-réalité, télé-poubelle, télé-meurtres...

Je ne vous cacherai pas que, de manière générale, j'ai le plus grand mépris pour plus de 90 % des émissions télévisées diffusées dans l'année, qu'elles soient produites au Québec, en France, aux États-Unis ou en Mongolie (Ah ! ces passionnants Yaks-Academy. Poilant !) La télé est devenue une poubelle, une machine à crétiniser encore davantage une humanité déjà médaillée d'or en la matière... C'est donc avec une jubilation sans bornes que je me suis tapé d'une traite les 425 pages du génial *Devine qui vient mourir ce soir ?*, un polar satirique du très britannique Ben Elton, dont le concept est assez original.

Elton nous entraîne dans les coulisses d'une émission de télé-chiottes intitulée *Résidence surveillée*. On prend dix candidat(e)s prêts à tout pour devenir riches et célèbres, on les enferme dans une maison surchauffée pendant neuf



semaines, sous l'œil de trente caméras qui filment en permanence, et on voit ce qui se passe... Au lieu de la super-partouze anticipée, au vingt-septième jour, un des participants est assassiné en direct par un congénère qui a réussi à camoufler son identité ! Horreur, me direz-vous, quelle chose abominable ! Que nenni ! Bien au contraire... C'est super, que dis-je... super-génial, voire trop mortel ! C'est ça, c'est juste... *trap* ! (comme n'arrêtent pas de le dire certains des participants au vocabulaire dangereusement limité aux exclamations adolescentes et aux superlatifs !)

Quelle aubaine pour les producteurs car, envers et contre tout, l'émission continue avec des millions de spectateurs/voyeurs qui tentent de découvrir le meurtrier. Un sacré casse-tête pour l'inspecteur Coleridge, pour qui cette affaire tourne au cauchemar. Pour ce « vieillard » de cinquante-quatre ans, c'est la pire enquête de sa carrière. Il doit se taper des dizaines de cassettes débilés, donc endurer les discussions insipides des candidats (et certaines sont gratinées !), les blagues douteuses, les querelles, les mesquineries, bref la comédie/connerie humaine en dose forte et concentrée. De plus, ses proches collaborateurs, tous plus jeunes, sont des fans de l'émission et s'expriment souvent dans le même jargon branché que les abrutis enfermés dans la résidence. De quoi désespérer...

Le génie d'Elton (qui est scénariste pour la télévision) consiste à nous faire suivre les événements à la fois tels que vus par les spectateurs (les apparences) et tels qu'ils se sont réellement déroulés (la réalité non truquée, sans fard, sans montage). Non seulement, il nous cache l'identité du coupable, mais pendant la moitié du bouquin nous ignorons même l'identité de la victime. Chaque personnage est bien typé, parfois à la limite de la caricature, et on n'a guère de mal à les identifier. Elton s'en donne à cœur joie, avec cet humour noir et grinçant dont les Anglais détiennent toujours le brevet.

Seul point faible : l'explication finale est un peu ardue, dans le style Poirot/Christie. De toute façon, j'avais deviné assez vite le ou la coupable (tout est dans sa *motivation*). Mais une fois qu'on en est là, ça n'a guère plus d'importance. On a bien ri... jaune... avant ! (NS)

Devine qui vient mourir ce soir ?

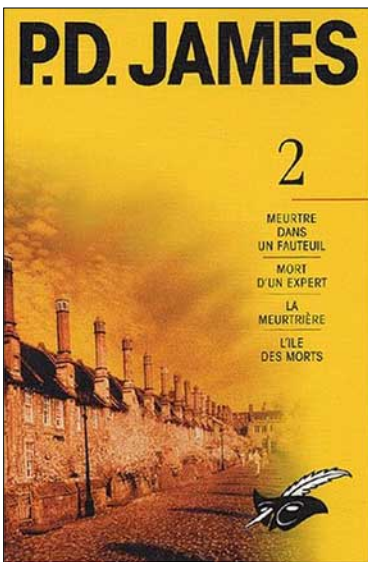
Ben Elton

Paris, Belfond, 425 pages.



Deuxième service

Si *Les Intégrales tome I* (voir *Alibis 7*) de la romancière à succès P. D. James nous montrait les débuts forts prometteurs de cette reine du crime anglais, le tome II n'est pas en reste et nous présente une auteure maintenant en pleine possession de ses moyens. Quatre romans au menu, dont l'important *Meurtre dans un fauteuil*, gagnant d'une « dague d'argent », et *L'Île des morts* forment les assises de l'œuvre de P. D. James, qui a produit une quinzaine de romans policiers à ce jour.



Dans *Meurtre dans un fauteuil* (1975), Adam Dalgliesh est invité dans la campagne anglaise, à Teynton Manor, une institution pour handicapés physiques, par l'aumônier de l'endroit. À son arrivée, le père Baddeley est mort et enterré. Dalgliesh ne croit guère en une mort naturelle. En convalescence, Dalgliesh profite de la quiétude des lieux pour y séjourner quelque temps. Ce qu'il soupçonnait se confirme rapidement alors que les morts mystérieuses se multiplient.

Paru en 1977, *Mort d'un expert*, la sixième aventure d'Adam Dalgliesh dans l'œuvre de Phyllis-Dorothy James, amène l'inspecteur dans une région marécageuse du Sud-Est de l'Angleterre, les Fens, dans la petite localité de Chevisham. Dalgliesh ne chômera pas puisqu'à son arrivée une équipe enquête déjà sur le corps d'une femme trouvée à la lisière d'un champ. Puis Dalgliesh doit se frotter à ce qui a tout l'air d'un meurtre en chambre close. Par quelle méthode réussira-t-il à résoudre ce crime impossible ?

La Meurtrière (1980) est un drame psychologique auquel ne participent ni Adam Dalgliesh ni Cordelia Gray, bien que l'héroïne de ce roman possède quelques traits de cette dernière. Élevée par des parents adoptifs, Philippa apprend que sa mère est une meurtrière et qu'elle s'apprête à sortir de prison après une peine de dix ans. Courant au-devant de l'amour maternel dont elle a été privée, Philippa essaie de soustraire sa mère à la jungle qui l'attend après ces années de prison. Mais quelqu'un d'autre se cache en coulisse et attend son entrée en scène, et ce protagoniste entend bien se faire justice. Après tout, cette meurtrière a tué sa fille...

L'Île des morts (1982) est le deuxième et dernier roman qui met en scène la femme détective Cordelia Gray qui, pour l'occasion, se rend sur une île dans un grand château de style victorien en tant que garde du corps d'une actrice ayant reçu des menaces de mort. On doit y jouer une pièce de théâtre pour des invités. Mais

les macabres découvertes se succèdent et Cordelia doit intervenir afin de dénouer le mystère.

Cet omnibus de quatre romans présente la romancière dans toute sa splendeur, au sommet de son art. C'est avec un plaisir renouvelé que j'ai lu de nouveau *L'Île des morts*, un roman qui n'est pas sans rappeler l'œuvre à succès de sa compatriote anglaise Agatha Christie, *Dix petits nègres*.

La parution du tome III des Intégrales de Phyllis-Dorothy James, au Masque, ne devrait pas tarder. Il complètera l'œuvre au noir de la romancière anglaise avec les six romans restant, dont l'incontournable *Un certain goût pour la mort* (1985). (FBT)

Les intégrales, P. D. James tome II

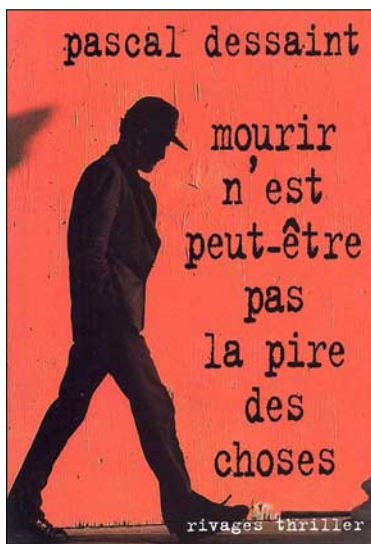
P. D. James

Paris, Le Masque (Les Intégrales), 2003, 1256 p.



Pas tous des saints

Pascal Dessaint fait partie de cette nouvelle génération d'écrivains français (avec Mizio, Houdaer etc.) qui succède à celle qu'on a iden-



tifiée au *néopolar*, c'est-à-dire les Manchette, Pouy, Raynal, Daeninckx, ADG, Izzo, etc. Auteur d'un Poulpe au titre pas piqué des vers, *Les Pis rennais*, qui fut repris en Libro et fier d'un prix mystère de la critique pour *Bouche d'ombre* (1996) et du Grand prix de littérature policière 2000 avec *Du bruit sous le silence* (1999), Dessaint vient de remporter le prix Chapitre Nature 2003 pour *Mourir n'est peut-être pas la pire des choses*, son neuvième roman, qui est aussi présélectionné pour le huitième prix polar de Cognac 2003. Voilà autant de preuve que le lectorat et la critique reconnaissent son immense talent de conteur.

Jérôme Gartner vient d'être trouvée morte dans son appartement. Nue, les jambes écartées et bien assise dans un fauteuil, la jeune femme semble avoir été placée délibérément dans cette position. Dans son œsophage on découvre sept grains de riz et autant de fragments de métal argenté. Pour Félix Dutrey, il ne s'agit pas d'une mince affaire, car l'assassin a laissé peu d'indices. L'agenda retrouvé dans l'appartement de Jérôme est truffé d'abréviations et de codes que le capitaine devra vraisemblablement déchiffrer s'il veut en arriver à conclure l'affaire, dont le nœud pourrait bien être associé à un groupe d'amis de longue date. Durant son enquête, le capitaine Dutrey tombe en amour avec Élixa, une collègue de travail de la victime. Il apprend que Jérôme avait un frère écrivain célèbre, disparu en mer il y a quelques années, et que le groupe d'amis qu'elle fréquentait était composé de Cédric, Suzanne, Simon et Marthe, des écologistes qui militaient, comme elle, pour le droit des plantes, des grenouilles et autres animaux en voie d'extinction.

L'auteur toulousain a su orchestrer là un bien beau roman semblable à un long fleuve tranquille. Quatre narrateurs font progresser l'histoire en se gardant bien de tout dévoiler de leurs secrets et de leur passé. C'est pourtant dans ce dernier que se trouve la clé, mais aussi dans l'avenir pessimiste que nous révèle l'auteur. Si le lecteur

se demande souvent jusqu'où cette histoire peu banale va le mener, il devra suivre le capitaine Dutrey et attendre à la toute fin pour lier ensemble ce puzzle subtil. Bien que Dessaint raconte ici avec brio une sordide histoire de meurtre, ce roman humaniste au titre inquiétant révèle aussi plusieurs cicatrices planétaires, le meurtre social et, à plus ou moins long terme, la disparition de plusieurs espèces terrestres dont, selon toute évidence, celle de l'Homme. (FBT)

Mourir n'est peut-être pas la pire des choses

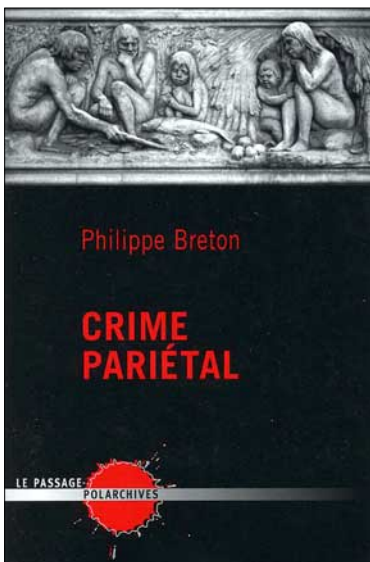
Pascal Dessaint

Paris, Rivages (Thriller), 2003, 240 pages.



Pol-Art rupestre

Les éditions Baleine(Seuil) avaient la réputation de prendre trop de risque, c'est d'ailleurs la raison de leur disparition, mais c'est tout de même à cause d'eux qu'est née la collection Polarchives en 2001. C'est aux éditions Le Passage que revient cependant l'exploitation de cette collection qui n'avait jamais réellement eu la chance



de décoller chez Baleine, où seuls *Les Caves de la goutte d'or* de Gérard Streiff et *La Mort du petit poucet* de Maïté Pinero avaient vu le jour. Si l'éditeur a changé, c'est cependant toujours l'historien Gérard Streiff qui dirige la collection et cette dernière s'enrichissait, au début 2003, de trois nouveaux titres : *Le Tronc de la veuve* de Jack Chaboud, *L'Inconnu du Paris-Rome* de Gilda Piersanti et celui que je vous présente, *Crime pariétal*, du sociologue Philippe Breton, pour qui c'est un premier roman.

Lorsque Roland Germain est retrouvé mort crucifié, Chloé, jeune thésarde en histoire, n'en croit pas ses oreilles. La police oriente son enquête vers un crime sexuel. Chloé demande à son ami Antoine, archiviste et érotomane qui a ses entrées dans les soirées SM, d'enquêter sur le cas de Roland Germain. Ensembles, les voilà embarqués dans une drôle de galère qui les mènera loin de Paris, dans la grotte Vauchet, à la recherche d'une salle supplémentaire... et dans une bataille opposant Cro-Magnon à Néandertal. En chemin, ils embarquent Nelly, une amie de Chloé journaliste à *Libération*, et ils remontent la piste d'une bien étrange histoire de complot.

Il faut quatre ingrédients de base pour obtenir un *Polarchives* : 1) le personnage principal, la jeune thésarde Chloé, qui a 27 ans ; 2) Antoine, le quinquagénaire-soixante-huitard complice de Chloé, qui est aussi archiviste et érotomane ; 3) chaque livre parlera d'un fait historique à partir d'une archive (avérée), qui doit apparaître dans le récit (l'auteur a par ailleurs toute latitude pour la mettre en scène même si c'est un document que l'on cache et pour lequel on peut mourir ; enfin, 4) Paris fait partie de la série, mais il n'est pas obligatoire comme les trois autres.

Crime pariétal montre de belle façon toute la rivalité qui peut exister dans les milieux de la recherche universitaire et de l'affectation de subventions. Dans le cas de l'archive qu'il met

en scène, il semble s'agir d'un bout d'article déjà paru dans le *Dictionnaire culturel des sciences* et qui concernerait *Altamira*. La définition d'archive semble donc se prendre dans le sens le plus large qui soit. Pour le reste, Philippe Breton signe tout de même un premier roman honnête malgré plusieurs actions et situations auxquelles le lecteur a un peu de peine à croire. (FBT)

Crime pariétal

Philippe Breton

Paris, Le Passage (Polarchives), 2003, 189 p.



Chemin de croix

Comme le titre l'indique, le premier roman de Stephen Carter m'est apparu tel un interminable chemin de croix. Peu importe qu'*Échec et mat* ait été encensé par la critique et qu'il ait figuré pendant quinze semaines dans la liste des meilleures ventes du New York Times, le thriller imaginé par le premier professeur noir de l'histoire de la glorieuse université Yale m'a totalement laissé de glace, en plus de susciter plusieurs sautes d'humeur à l'intention de cet auteur qui ne sait sans doute pas ce que signifie le terme « concision ». J'ose à peine imaginer les subterfuges que doivent utiliser ses étudiants pour rester éveillés durant ses cours s'il est aussi verbeux dans la vraie vie que sur papier. Car il faut le dire, *Échec et mat* serait un thriller autrement plus intéressant si ce n'était que l'auteur se perd constamment dans d'interminables descriptions, aussi exaspérantes qu'inutiles pour le déroulement de l'intrigue. Je l'avoue d'ailleurs sans aucune gêne, je me suis permise à plusieurs reprises de sauter par-dessus de longs paragraphes, et cela sans nuire à ma compréhension de l'histoire, construite sur les mêmes fondations que *L'Héritage* de John Grisham (Robert Laffont, 2002).

Le jour de l'enterrement du juge Oliver Garland, son plus jeune fils, Talcott (Misha pour les intimes) est approché par Jack Ziegler, un ancien



ami du juge et ancien agent de la CIA soupçonné entre autres d'avoir assassiné sa femme, en plus de vendre des armes et de la drogue. Ainsi, Ziegler questionne Talcott à propos des « dispositions » prises par son père avant sa mort. Évidemment, Talcott ne sait pas de quoi il est question, mais l'intérêt que suscitent ces fameuses « dispositions » chez plusieurs personnes et les événements étranges qui ne manquent pas de se produire, l'encouragent à découvrir de quoi il s'agit. La candidature de son épouse à la Cour d'appel fédérale, son mariage qui bat de l'aile, son histoire familiale difficile et son appartenance à l'obscure nation (Carter utilise cette expression au moins mille fois dans le roman, c'est à avoir la nausée), contribuent bien sûr à brouiller des pistes. Sans aucun doute, d'un pur point de vue sociologique, le roman de cet ancien conseiller de Bill Clinton n'est pas totalement inintéressant puisqu'il donne la parole à l'obscure nation (riche ou pauvre) encore aujourd'hui victime des préjugés de la blanche nation. Mais sur le plan romanesque, *Échec et mat* n'a rien

à voir avec un thriller. Au contraire, toutes les scènes d'action sont systématiquement annihilées par les longues descriptions de Carter, qui n'en finit pas de tourner autour du pot. Pour une rare fois, on peut d'ores et déjà dire que le film qui sera tiré d'*Échec et mat* sera meilleur que le roman, pour la simple et bonne raison que par soucis d'efficacité, les scénaristes n'auront d'autres choix que de couper dans le gras. (CF)

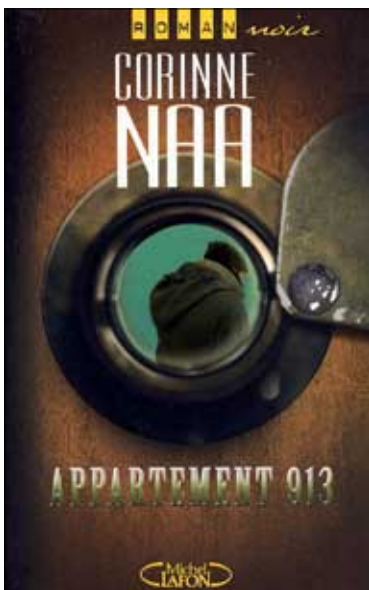
Échec et mat
Stephen Carter

Paris, Robert Laffont (Best-Sellers), 2003, 680 p.



Dealer la vérité

Un jeune Algérien du nom de Samy Boulmerka est retrouvé mort. Géraldine F., une jeune et jolie journaliste, débarque dans la cité des Fleurs, quatre cent quatre-vingts appartements répartis dans six tours de dix étages, pour en savoir plus sur la mort du jeune homme. Elle rencontre tour à tour le gardien du lotisse-



ment, des copains de la victime, des voisins curieux, l'ex-petite amie, la grande sœur et des personnes qui appartiennent à ce microcosme. Au fil de ses rencontres, la jeune journaliste apprend en même temps que le lecteur que Samy est un *dealer*, qu'il se faisait régulièrement battre par son père et que le jeune homme avait mis enceinte, tout juste avant de la quitter, son ex-petite amie Nadège qui s'apprête à se faire avorter. Meurtre ou suicide ? La journaliste poursuit ses entrevues et le drame prend forme, se dessine devant nos yeux, puis se transforme en cauchemar, en tragédie.

« Si j'ai entendu parler de l'affaire Boulmerka ? » Tous les chapitres du roman, mis à part le premier, commence par cette phrase. La narration est toujours du point de vue de la personne interviewé et jamais de celui de la journaliste, ce qui, somme toute, apparaît assez original. Cette dernière ne prend d'ailleurs la narration qu'une seule fois à la toute fin du livre alors que l'on peut enfin lire l'article qu'elle a pondu grâce au produit des entrevues que l'on a suivies tout au long du roman.

Corinne Naa présente les faits de manière à ce que l'on ait l'impression de rentrer avec la journaliste dans les appartements des gens. Le lecteur s'y sent comme un voyeur, ou plutôt comme un auditeur incapable d'entendre les questions de la journaliste, mais entendant uniquement les réponses aux questions de celle-ci. Oh ! bien sûr, au départ, ces gens-là ne savent rien et ne veulent rien dire, mais ils finissent quand même par se laisser aller un peu plus qu'il ne le désirait. Parfois, certains s'ennuient et ont bien plus le goût de raconter leur vie et d'étaler leurs petites misères que de répondre aux questions entourant la mort de Samy. C'est une belle illustration de la vie dans ces cités multi-ethniques où la pluralité des origines est importante, où personne ne se connaît vraiment, mais où tout le monde partage la vie de tout le monde, soit en l'espionnant, soit en la subissant.

Si ce deuxième roman de Corinne Naa a de l'originalité, le résultat final demeure tout de même un peu fade. Il lui manque le je-ne-sais-quoi qui aurait pu le faire passer de bon roman à l'œuvre exceptionnelle qui aurait fait mieux connaître son auteur, qui devra malheureusement patienter encore. (FBT)

Appartement 913

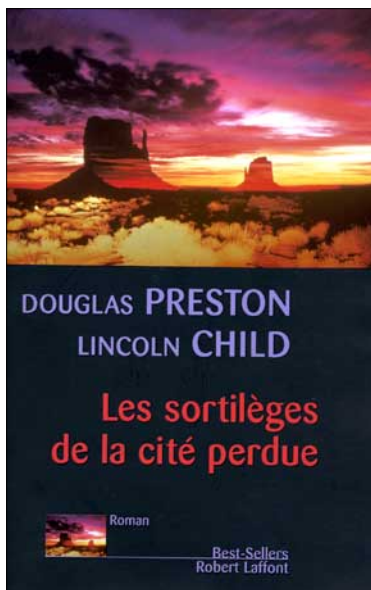
Corinne Naa

Neuilly-sur-Seine, Michel Lafont (Noir),
2003, 191 pages.



Les mystères de l'archéo-polar...

Depuis 1995, Lincoln Child et Douglas Preston ont publié un certain nombre de thrillers à caractère scientifique ou pseudo-scientifique, dans lesquels ils mélangent allègrement la science et l'horreur : *Relic* (1995), *Superstition* (1996), *Cauchemar génétique* (1997), *Le Grenier des enfers* (1999), *Le Piège de l'architecte* (2000), *Ice Limit* (2002), tous publiés chez Laffont ou



l'Archipel. Avec *Les Sortilèges de la cité perdue*, ils signent un archéo-polar (ou polar ethnologique) qui combine l'énigme archéologique, le roman d'aventures et le thriller matiné de suspense.

Nora Kelly est passionnée d'archéologie. Lorsqu'elle découvre (dans des circonstances assez dramatiques) une lettre que son père disparu lui avait écrite avant de mourir, lettre dans laquelle il affirme avoir trouvé Quiriva, la cité mystérieuse et mythique des Indiens Anasazis, elle décide de monter une expédition et part à l'aventure avec quelques compagnons triés sur le volet. La première partie du récit, qui mène à la découverte de la cité légendaire, est écrite dans la bonne tradition des romans d'aventures et d'exploration de Jules Verne ou de H. Rider Haggard. Au cours de leur périple dans un labyrinthe de canyons quasiment impraticable, quelque part au cœur de l'Utah, les membres de l'expédition rencontrent de nombreux obstacles naturels et souvent, le découragement les gagne. À cela il faut ajouter un élément de suspense dans la mesure où une présence maléfique (qui se manifeste dès les premières pages) menace la progression de l'expédition.

Une fois la cité découverte, les choses changent de manière dramatique. Certains membres de l'expédition sont atteints par la fièvre de l'or. La merveilleuse aventure tourne alors au cauchemar et au massacre. Pour compliquer une situation potentiellement mortelle, il s'avère que Quiriva n'est pas qu'un trésor archéologique : le mystère qu'elle recèle est bien plus terrifiant. De plus, les forces hostiles qui voulaient s'opposer à la bonne marche de l'expédition se manifestent de manière sauvage, brutale, sous la forme de sorciers mi-hommes mi-bêtes, qui ne reculent devant rien pour supprimer les membres de l'expédition.

Nora Kelly, on l'aura compris, est une sorte d'Indiana Jones en jupons, mais sans le côté héros de bande dessinée. On est loin de Lara

Croft ! Elle est jeune, jolie, intelligente et crédible, les auteurs ayant choisi l'approche réaliste dans le contexte d'une histoire qui, *a priori*, ne l'est pas : ils en rêvent tous, mais personne n'a encore réussi à trouver la cité perdue de Quiriva dont parlent les anciens explorateurs (par exemple Coronado, en 1540).

Les Sortilèges de la cité perdue est un livre qui a tous les ingrédients pour séduire les passionnés d'aventures exotiques et de thrillers scientifiques : une expédition qui devient une poursuite infernale, une civilisation perdue farouchement défendue par des sorciers, une ville morte avec un secret épouvantable, et des personnages bien campés.

Que demander de plus ? (NS)

Les Sortilèges de la cité perdue

Douglas Preston et Lincoln Child

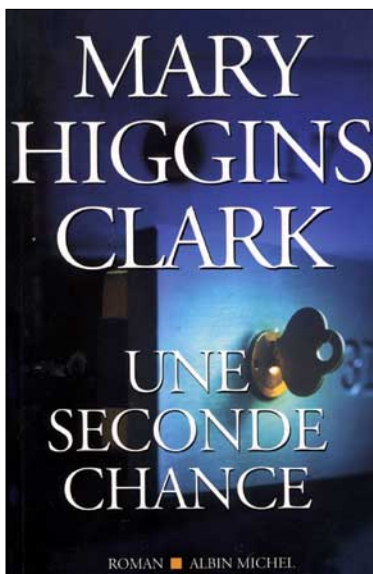
Paris, Laffont, (Best-Sellers), 398 pages.



Les amères pilules de Mary Higgins Clark

J'ai déjà été un fan des romans de Mary Higgins Clark. C'était à l'époque de ses premiers romans, notamment de *La Nuit du renard*, qui reste un modèle de récit à suspense efficace. Puis, j'ai décroché quand, à l'instar d'autres bricoleurs de best-sellers, elle a commencé à se copier ou à tomber dans les pires clichés, comme dans *Recherche jeune femme aimant danser* où on retrouve, dans un seul roman, toutes les formules préfabriquées du roman de tueur en série : meurtres de femmes, recrutement par les petites annonces, cirque médiatique, imitateur et j'en passe.

C'est donc un peu par conscience professionnelle, un peu par obligation, et surtout par curiosité, que j'ai lu *Une seconde chance* (titre approprié, dans les circonstances), où madame Clark traite d'un sujet d'actualité dans le polar contemporain : la recherche médicale et l'industrie pharmaceutique. Après le polar-CLSC,



made in Québec, voilà donc le polar-pilules ! (J'exagère à peine : voyez par exemple la collection Polar Santé, une collaboration du Fleuve Noir... et de la Mutualité française, destinée à défendre le système de santé de la commercialisation rampante ! Je n'ai vraiment rien inventé...)

L'argument du roman de M. H. Clark est le suivant : Nicholas Spencer, directeur d'un centre de recherche médicale dont le labo a mis au point un vaccin anticancéreux efficace, était-il un homme de science génial ou plutôt un escroc ayant simulé une mort accidentelle pour profiter des sommes considérables qu'il aurait détournées ? Carly, une jeune journaliste (et belle-sœur de Spencer), est chargée de couvrir l'enquête. Très vite, elle est confrontée à des questions troublantes. Elle commence à douter de la culpabilité de Spencer. Elle pense à un coup monté. Pourtant, les autorités médicales, qui s'approprièrent à approuver l'usage du vaccin, ont brusquement changé d'avis. Carly aura fort à faire pour démêler tout ça et on s'en doute,

l'affaire ne sera pas de tout repos. Des millions sont en jeu...

Contrairement à ce qu'affirme le passeur de pommade de service, il ne s'agit pas d'un suspense *machiavélique* ! La structure narrative est convenue. Mais Mary Higgins Clark a du métier, connaît les ficelles et, dieu merci, n'en abuse pas. *Une seconde chance* (le titre n'a que très peu de rapport avec l'histoire !) est une bonne lecture de détente, avec des personnages juste assez élaborés pour leur donner un semblant de crédibilité, une action bien menée et un dénouement un peu mélo, sans grande surprise.

Rien de sensationnel, mais rien d'ennuyeux non plus... Les fans de Mary Higgins Clark ne seront pas déçus. Quant aux autres, c'est peut-être le moment de lui donner... une seconde chance ! (NS)

Une seconde chance

Mary Higgins Clark

Paris, Albin Michel, 418 pages.

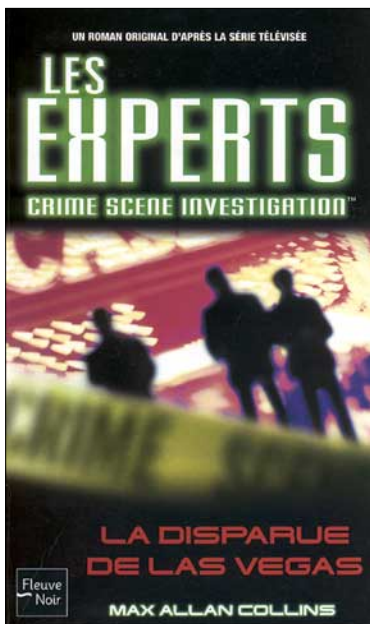
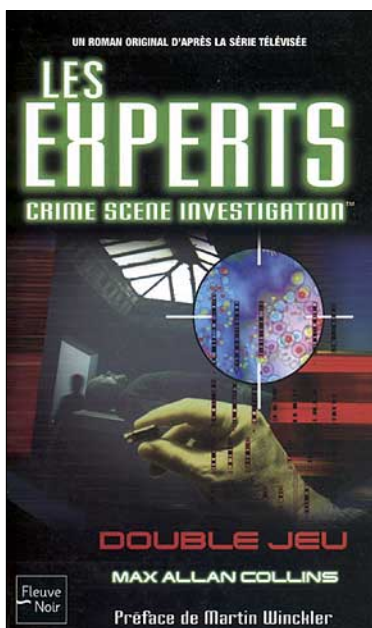


Experts pour faire parler les morts.

Les Experts, ça vous dit quelque chose ? C'est une nouvelle série d'enquêtes policières que l'on peut voir sur la chaîne Série+. Le Fleuve Noir vient de publier, en 2003, deux premiers titres inspirés de la série. C'est nul autre que Martin Winckler (*La Maladie de Sachs, Mort in vitro*) qui a la mission de préfacier le premier titre de la collection et d'expliquer aux lecteurs que la publication papier est bel et bien inspirée de la série télé plutôt que l'inverse. L'auteur désigné pour faire l'adaptation romanesque est Max Allan Collins. On pourrait croire, à tort, comme l'explique Winckler, que le travail d'adaptation a été confié à un pisse copier à la botte des grands studios de cinéma, mais ce ne n'est pas le cas. *Batman* et *Dick Tracy* n'ont pas commencé à la télévision. Ce sont, d'abord, des *comic-books* américains que Max Allan Collins a

adaptés en scénario pour le grand écran. Le même Collins est aussi l'auteur de romans inspirés de la célèbre série *NYPD Blue* et *Dark Angel*, la nouvelle série produite par James Cameron. Vous comprenez donc que Max Allan Collins n'est pas le dernier venu et ça, vous le verrez en lisant les deux premiers romans de la série *Les Experts*.

Dans *Double Jeu*, l'équipe de nuit du CSI (Crime Scene Investigation) est aux prises avec deux meurtres la même nuit. Le premier, tout frais, vient d'être enregistré par les caméras de surveillance d'un grand casino de Las Vegas, près de la chambre de la victime, alors que cette dernière sortait de l'ascenseur pour regagner sa chambre. Impossible de voir le visage du meurtrier sur les enregistrements, comme si ce dernier connaissait trop bien les lieux. Le deuxième meurtre est un peu moins frais : un cadavre momifié est trouvé près d'un chantier de construction sous une ancienne caravane. Les deux meurtres commis à quinze ans d'intervalle portent la



même signature : deux balles dans la nuque à deux centimètres de distance. Y a-t-il vraiment un lien entre les deux meurtres ? Les spécialistes du CSI devront redoubler d'ardeur pour le prouver, surtout que le tueur a déjà placé ses pions et semble avoir quelques coups d'avances sur l'équipe de Gil Grissom, superviseur du bureau de criminalistique de Las Vegas.

Dans *La Disparue de Las Vegas*, Lynn Pierce disparaît mystérieusement. Son amie Millie Blair, qui milite avec la victime dans un drôle de mouvement fanatique religieux, dirige pourtant les enquêteurs du CSI directement vers le mari de Lynn. Elle a d'ailleurs en sa possession un enregistrement qui prouve que son mari menaçait bel et bien sa femme. Cependant, Owen Pierce semble intouchable, et ce malgré son penchant pour les drogues et les sensations fortes, qu'il semble partager avec Lori, son adolescente. Parallèlement à cette enquête, l'équipe de nuit du bureau de criminalistique, dirigée par Gil Grissom, bosse sur le meurtre d'une jeune strip-

teaseuse retrouvée étranglée dans une loge privée d'un club, le Dream Dolls. Comment Gil, Catherine, Nick, Sara et Warrick, les experts en criminalistique, réussiront-ils à faire la lumière sur ces meurtres qui, s'ils avaient été commis quelques années plus tôt, auraient été, fautes de moyens techniques, impossibles à résoudre ?

« En tant que scientifique diplômé, le bon criminaliste sait faire parler la pièce à conviction : le sang, les armes, les narcotiques, les cheveux, les fibres textiles, les éclats de métal, les traces de pneu, les traces d'outil et les balles lui livrent leurs secrets. », dit Jack Webb, et c'est une excellente définition pour expliquer cette palpitante nouvelle série. Oui, palpitante et intéressante. Si vous avez été impressionné par la série télévisée, vous n'avez encore rien vu ou rien lu. Car il faut lire cette série dans laquelle l'intensité est présente du début à la fin. Pas de fla-fla sur le passé de nos héros, pas trop d'explications exagérément scientifiques sur les techniques utilisées pour faire apparaître sang et empreintes digitales, juste assez d'éléments pour bien suivre les raisonnements de l'équipe de nuit du CSI et, pourquoi pas, se prêter nous-même au jeu des déductions et voir si nous aurions pu faire, à notre tour, de bons experts. La série s'intéresse peu au profil psychologique du meurtrier et au *modus operandi*. Tant mieux cependant si ces données peuvent faire avancer l'enquête. Ce que Gil Grissom exige de ses experts, c'est la preuve qui condamnera le meurtrier hors de tout doute. Bref, des romans beaucoup plus consistants et haletants que la série télé.

Deux réussites ! (FBT)

Double Jeu

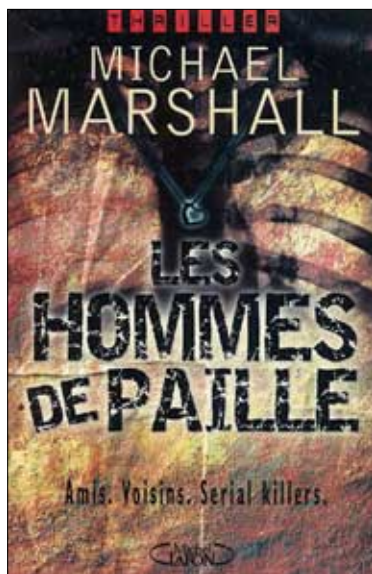
Max Allan Collins

Paris, Fleuve Noir (Les Experts 1), 2003, 350 p.

La Disparue de Las Vegas

Max Allan Collins

Paris, Fleuve Noir (Les Experts 2), 2003, 347 p.



Noir, vous avez dit noir?

Une fois n'est pas coutume : voici le début de la quatrième de couverture des *Hommes de paille*. . . « Palmerston, Pennsylvanie : deux hommes en manteau noir pénètrent tranquillement dans un fast-food bondé. Avec patience et méthode, ils abattent soixante-huit personnes et inscrivent quatre morts sur la vitrine en lettres de sang. Santa Monica, Californie : une adolescente renseigne un distingué touriste anglais sur les attractions de la région. Ce soir-là elle ne rentrera pas chez elle. Dyersburg, Montana : un fils terrassé par la disparition brutale de ses parents découvre un message caché dans le fauteuil de son père : "Nous ne sommes pas morts." »

Efficace, n'est-ce pas ? Et intrigant, bien sûr. Ajoutez une longue tirade signée Stephen King, dans laquelle celui-ci explique en quoi ce roman « est » un chef-d'œuvre et vous avez tout ce qu'il faut pour appâter le lecteur que je suis.

À placer la barre si haute, je me suis dit que j'allais être déçu. Même si je savais que Michael

Marshall était en fait Michael Marshall Smith, un romancier connu dans le milieu de la science-fiction pour l'intelligence de son écriture, la sagacité de son imaginaire et la force de ses intrigues, je me disais : attention ! les histoires de *serial killers*, c'est souvent du pareil au même.

Et bien non, je n'ai pas été déçu. Au contraire. *Les Hommes de paille* fait partie de ces rares livres qui défrichent des territoires nouveaux et c'est un bonheur tout aussi rare d'avoir entre les mains ce genre de livres. D'autant plus que l'auteur nous offre ici aussi une écriture extrêmement intelligente, un imaginaire débridé et une qualité d'intrigue qui vous tient en haleine jusqu'à la toute dernière page.

De fait, Marshall va loin, très loin. Non seulement conduit-il de main de maître les différentes trames de son roman, mais chacune d'entre elles offre des surprises de taille, certes dans le sens de « coup de théâtre », mais aussi dans celui de « renouvellement thématique », un peu comme ce qu'avait fait Dantec avec son désormais classique *Les Racines du mal* (1995) ou, si on recule encore plus loin, Thomas Harris avec *Dragon rouge* (1981).

Évidemment, c'est difficile de vous dire en quoi ce renouvellement consiste sans vous dévoiler des éléments importants de l'intrigue, ce qui gâterait votre plaisir de lecture. Sachez cependant que, des trois trames qui s'entremêlent — celle de John Zandt, l'ex-policier qui traque un tueur en série surnommé « le garçon de course » par les médias, celle de Ward Hopkins et son ami du F.B.I., Bobby Nygard, qui cherche à comprendre pourquoi on a tué et camouflé en suicide la mort de ses parents, et celle de « l'Homme debout », qui nous dévoile l'idéologie inquiétante d'une organisation tout aussi inquiétante —, la dernière vous donnera les frissons les plus glacés tant elle semble vraisemblable dans toute son horreur et tant ses implications sont dantesques — admirez le double référent Dante/Dantec !

En terminant, un tout petit bémol : le final, malgré sa puissance de fascination, n'amène pas toutes les réponses espérées et le lecteur ferme le livre avec la quasi-certitude qu'il y aura une suite. Et je dis « tout petit » bémol non pas parce que *Les Hommes de paille* ne livre pas toute la marchandise, mais bien parce qu'on se prend d'envie de lire séance tenante cette suite potentielle... mais — suprême horreur — pas vraiment certaine. (JP)

Les Hommes de paille

Michael Marshall

Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon (Thriller),

2003, 389 pages.



Bienvenue la parano !

Pierre Lagrange est sociologue des sciences et il se spécialise dans l'étude des controverses sur le paranormal. C'est à ce titre qu'il a publié un essai intitulé *La Rumeur de Roswell* — vous savez, la fameuse soucoupe volante qui s'y serait écrasée en 1947... — et qu'aujourd'hui il propose un collectif de quatorze nouvelles et un entretien sur le thème du « complot ». Même si la majorité des textes inclus s'inscrivent soit dans le champ de la science-fiction ou celui du fantastique, l'ensemble du livre demeure d'intérêt pour qui s'intéresse au polar et à l'espionnage.

Ce n'est pas un secret, l'idée même de la conspiration, qu'elle soit à l'échelle de la famille, du voisinage, du milieu de travail ou d'une nation entière, fait souvent partie de l'intrigue policière et d'espionnage puisqu'elle est particulièrement propice au déclenchement de cataclysmes. Lagrange a donc demandé à des écrivains de développer un texte autour de la thématique de la conspiration et le résultat, ma foi, est tout aussi varié qu'intéressant.

Qu'on se rassure, les grandes « légendes modernes » sont là. Dans *Noirs Complots*, on vous

les démonte — ou démontre, c'est selon ! — de belle façon. Ainsi, dans « Opération Münchhausen » de Johan Heliot, apprend-on la *vérité* sur les premiers hommes dans la Lune et ce qui en a résulté lors de la mission d'Apollo 11 ; dans « Vous avez demandé la Lune ? » de Michel de Pracontal, on ajoute à cette arnaque la présence des extraterrestres parmi nous et le *pourquoi* du 11 septembre ; Jean-Pierre Andreuon, lui aussi, nous explique ce qu'il y a derrière cette fameuse date et, surtout, nous rappelle que si la conspiration n'est jamais simple, son *cover up* l'est encore moins ; Jean-Claude Dunyach, dans « Le Jour où Orson Welles a vraiment sauvé le monde », mélange habilement l'incident de Roswell, le canular radiophonique de Welles sur l'invasion des Martiens, l'invasion véritable des extraterrestres et la mise en scène des alunissages ; Martin Winckler est tout aussi tordu dans « Le Mensonge est ici » puisqu'il imagine que l'un des scénaristes des *X-Files* est un agent de la C.I.A. et que toute la célèbre série n'a servi qu'à préparer les États-Unis à l'élection de Bush et à ses guerres à venir ; Olivier Delcroix, lui, dans

« Le Beatles Gate », dévoile une terrible réalité : les quatre musiciens ont travaillé pour le MI6 ! Et ainsi de suite...

Noirs Complots contient quatorze nouvelles. Si son niveau d'ensemble est acceptable, l'anthologie propose quand même quelques textes qui sont moyens, voire un qui ne tient tout simplement pas la route. Quant à l'entretien avec Maurice Dantec qui clôt le livre, les lecteurs du *Théâtre des opérations* y retrouveront le Dantec philosophique qui mélange allègrement l'insulte au jargon universitaire, orienté de façon peu subtile par Lagrange vers l'événement de Roswell et son implication conspirationniste. Du bon — quand Dantec parle en français sans postillonner — et du moins bon.

Je m'en voudrais de terminer sans dire un mot de « La Chanson de Jimmy », la nouvelle de Roland C. Wagner qui parle de Jimmy Guieu, célèbre auteur français de science-fiction populaire et ufologiste de la première heure. Ce court texte — pas même dix pages — montre qu'il est possible de conjuguer écriture intimiste et ampleur des concepts, de donner une touchante profondeur au registre émotionnel d'un texte alors même qu'on propose à l'intellect du lecteur une théorie conspirationniste aux implications surprenantes. Une réussite remarquable, ni plus ni moins.

Ah oui : je déconseille fortement *Noirs Complots* à tous ceux qui ont de sévères tendances paranoïaques : cette lecture risque de vous coûter cher en pilules... à moins que vous ne découvriez que l'anthologie est de mêche avec certaines compagnies pharmaceutiques qui, justement... (JP)

Noirs Complots
Anthologie de Pierre Lagrange
Paris, Manitoba/Les belles lettres (Le Grand cabinet noir), 2003, 292 pages.

